



HAL
open science

Des troubles de la transmission intergénérationnelle chez Kafka

Florence Bancaud

► **To cite this version:**

Florence Bancaud. Des troubles de la transmission intergénérationnelle chez Kafka. Geschichte ordnen - L'Histoire mise en ordre. Interdisziplinäre Fallstudien zum Begriff "Generation" - Études de cas interdisciplinaires sur la notion de "génération", 2017, Montpellier, France. hal-03168868

HAL Id: hal-03168868

<https://amu.hal.science/hal-03168868v1>

Submitted on 14 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des troubles de la transmission intergénérationnelle chez Kafka

in: Catherine Mazellier-Lajarrige, Ina Ulrike Paul, Christina Stange-Fayos (Hg.): *Geschichte ordnen - L'Histoire mise en ordre. Interdisziplinäre Fallstudien zum Begriff "Generation" - Études de cas interdisciplinaires sur la notion de "génération"*. Berlin: Peter Lang, 2020.

Florence BANCAUD
Aix-Marseille Université
EA 4236 ECHANGES

La génération est pour chacun d'entre nous, l'origine d'où l'on est issu, mais aussi celle à laquelle on appartient et par laquelle nous devenons un être propre. La question de l'identité est indissociable de celle de génération.¹ Le générationnel est donc à entendre comme phénomène psychosocial touchant tant sa singularité du sujet que sa relation avec le groupe. La génération est le support - voire le fait social chez Durkheim - du mécanisme générationnel dans lequel la constitution identitaire d'un sujet s'inscrit du fait de son appartenance au genre humain.²

Quant au lien intergénérationnel, il concerne tant les générations familiales, sociales, historiques que professionnelles. Dans un lien intergénérationnel familial, la transmission porte sur l'identité individuelle et/ou familiale, sur des statuts familiaux ou sur une mémoire.³ » Si, comme le note le sociologue Bernard Lahire, « la présence objective d'un capital culturel familial n'a de sens que si ce capital culturel est placé dans des conditions qui rendent possible sa « transmission⁴ » », cette transmission n'est pourtant pas toujours possible ni fluide, les conditions adéquates n'étant pas réunies pour que « l'héritier hérite⁵ » ; en tout état de cause, la transmission d'un patrimoine culturel, bien différente en cela d'un patrimoine matériel, ne permet pas une reproduction à l'identique de l'héritage, qui équivaldrait à une simple passation, mais elle implique une modification du bénéficiaire de la transmission, de ses schèmes mentaux et/ou comportementaux ; *a contrario*, ce sont la personnalité, le caractère, la sensibilité du destinataire qui déterminent sa manière de recevoir, d'assumer, d'intégrer, de perpétuer, de transformer, voire de questionner ou de refuser son héritage :

Parler de transmission, c'est notamment concevoir l'action unilatérale d'un destinataire vers un destinataire, alors que le destinataire contribue toujours à

1 Hervé COPITET: *Patrimoine - Transmission - Filiation : l'intergénération à l'adolescence*, https://www.google.fr/search?q=herv%C3%A9+copitet+transmission&ie=utf-8&oe=utf-8&client=firefox-b&gfe_rd=cr&ei=g_VOWb_pAYPUXq3VhKAL, p. 1.

2 *Ibid.*, p. 1.

3 Gilles SERAPHIN: *Introduction : lien intergénérationnel et transmission* », In : *Recherches familiales*, N°8, 2011, p. 1.

4 Bernard LAHIRE: *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Seuil (Coll. Points), 2012, p.402.

5 *Ibid.*, p. 402.

construire le message qui est censé lui être « transmis » (...). La notion de transmission rend compte ainsi relativement mal du *travail d'appropriation* et de *construction* effectué par l'« apprenti » ou l'« héritier ». Elle ne parvient pas non plus à indiquer la nécessaire et inévitable *transformation* du « capital culturel » dans le processus de « passation » d'une génération à l'autre.⁶

Dans le cas de Kafka, victime du complexe d'Isaac, refusant de devenir père, qui a toute sa vie durant médité sur l'éducation, l'autorité et la tradition, la question de la transmission intergénérationnelle est particulièrement centrale, mais problématique ; lorsque Kafka note dans son *Journal* : « la chaîne des générations n'est pas la chaîne de mon être et pourtant, il y a entre elles certains rapports. Lesquels⁷ ? », il pose bien la question de cette empreinte possible laissée par les générations précédentes sur son caractère et sa nature propre, tout en laissant ouverte l'évaluation de l'ampleur, de la qualité et de l'apport de cet héritage intergénérationnel. L'héritage du capital tant économique que culturel de Kafka est de fait compromis par ce que Bernard Lahire nomme des « désajustements », des « brouillages », des « distorsions⁸ » entre attentes des parents et attentes du fils ; or, rappelle Pierre Bourdieu, l'héritage familial reste lettre morte s'il est rejeté par les enfants, s'il ne trouve pas, « à la façon d'un vêtement ou d'une maison, quelqu'un pour le trouver intéressant et trouver son intérêt, quelqu'un qui s'y retrouve et s'y reconnaît assez pour le reprendre à son compte, l'assumer ».⁹ Nous montrerons ici que s'il s'agit d'une transmission brouillée, marquée par le manque et la perte, celle-ci existe malgré tout et se manifeste un Kafka qui s'en fait le récepteur actif et critique, sinon par une acceptation totale de l'héritage transmis, du moins par une exigence de transmissibilité.

Une transmission familiale marquée par la perte et par le traumatisme

Les lacunes et traumatismes de la transmission familiale

Si Kafka se définit en 1921 dans son journal intime comme un éternel enfant et déclare en avril 1921 à son ami Max Brod errer « comme un enfant dans les forêts de l'âge mûr¹⁰ » et être condamné à vivre sans descendants, sa peur de la transmission provient surtout du fait que la transmission parentale est chez lui marquée du sceau de la perte, de l'absence et du vide. « Jamais je n'ai appris la règle¹¹ », déplore-t-il en 1916 dans son *Journal* où il évoque de manière récurrente les méfaits d'une éducation

6 *Ibid.*, p. 406. C'est l'auteur qui souligne.

7 Franz KAFKA: *Journal*, février 1918, *Oeuvres Complètes III*, Paris, Gallimard (Pléiade), trad. Claude David L. Robert, JP. Danès, 1984, p. 476.

8 Bernard LAHIRE : *Franz Kafka, éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 2010, p. 150.

9 Pierre BOURDIEU : *Le mort saisit le vif. Les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée*, In : *Actes de la recherche en sciences sociales*, N°1, 1980, p. 8, cité par B. LAHIRE (cf. note 8), p. 150.

10 Franz KAFKA, lettre à Max Brod mi-avril 1921, *Oeuvres Complètes III* (cf. note 7), p. 1052.

11 KAFKA, *Journal*, (cf. note 7), juillet-août 1916, p. 422.

avant tout destinée à « effacer (sa) singularité.¹² » Bernard Lahire souligne les « mauvaises conditions de transmission de l'héritage parental » dans la famille Kafka en expliquant tout d'abord les difficultés de l'enfant délaissé par des parents attachés avant tout à assurer leur ascension sociale et à s'assimiler à s'approprier l'héritage paternel :

Si la transmission d'un patrimoine matériel peut s'opérer sans le consentement du bénéficiaire, la transmission d'un patrimoine culturel s'appuie toujours sur l'envie, le désir d'hériter qui peut être perturbé par un grand nombre d'événements ou de changements structurels familiaux déstabilisateurs.¹³

L'intergénérationnel compris comme une forme de méta organisation familiale, revêt des fonctions identificatoires d'abord : « elle propose /impose une image de la famille empreinte d'idéal et inscrite dans une histoire ; organisatrices ensuite : « elle assigne rôle, places et statut... » ; des fonctions de contenance enfin : « elle délimite un dehors et un dedans, et instaure un espace refuge .¹⁴ Or, l'héritage transmis par sa mère et son père, loin de lui assigner une place et un statut précis, fait du jeune Franz un être hybride, un « Löwy avec un certain fonds Kafka¹⁵ », soit un être déchiré entre des pulsions contradictoires. Si le fonds Kafka est marqué par « la force, la santé, l'appétit¹⁶ », le « contentement de soi-même¹⁷ », le sentiment de supériorité sur le monde » la lignée maternelle des Löwy se caractérise elle par l'obstination, la sensibilité, le sens de la justice, l'inquiétude. Son père Hermann, fils de boucher, né dans une famille juive pauvre du sud de la Bohême, est parvenu à la prospérité sociale à la force du poignet et a fait de son commerce une entreprise prospère. Quant à sa mère, Julie Löwy, fille de riches drapiers de province, son arrière grand-père Josef Porias était un homme très érudit et son grand-père, Adam Porias (1784-1862), était drapier, rabbin et circonceur. C'était un personnage très pieux, féru de livres et savant qui « se baignait tous les jours dans le fleuve, même en hiver¹⁸ » en ouvrant pour prendre son bain « à la hache un trou dans la glace¹⁹ » Mais la famille maternelle souffre d'une grande instabilité affective ; des cinq frères de Julie Kafka, trois sont restés célibataires, dont deux marquent tout particulièrement Kafka : son oncle Alfred, directeur des chemins de fer à Madrid²⁰, figure-type du célibataire auprès duquel,

12 *Ibid*, juillet-août 1916, p. 419.

13 LAHIRE : *Franz Kafka, éléments* (cf. note 8), p. 149.

14 Françoise AUBERTEL : *Le Générationnel*, Paris, Dunod, p. 117.

15 KAFKA: *Lettre à son père* (cf. note 7), p. 835.

16 *Ibid.*, p. 835.

17 *Ibid.*, p. 835.

18 KAFKA: *Journal* (cf. note 7), 25 décembre 1911, p. 199-200.

19 *Ibid*. Sans doute est-ce cette image qui a inspiré à Kafka la célèbre affirmation du *Journal* selon laquelle un « livre est la hache qui brise la mer gelée en nous ».

20 Il inspire probablement à Kafka le personnage de l'oncle autoritaire et entreprenant du *Disparu*. Kafka l'évoque dans son journal de décembre 1911 en formant l'hypothèse qu'il pourrait rester « célibataire comme l'oncle de Madrid » ; mais, ajoute-t-il, « ce ne sera pas non plus une catastrophe, parce que, avec mon intelligence, je m'entendrai bien à arranger ma vie ». (*Œuvres*

note Claude David, Kafka prend « des leçons de célibat », et qui lui dit être à la fois mécontent de sa vie en solitaire et regretter épisodiquement ne pas s'être marié tout en jouissant de la solitude²¹ ; un oncle en qui le jeune Kafka espérait un allié dans sa quête de liberté, mais qui ne permettra jamais de réaliser son rêve d'évasion hors de l'étroitesse de sa vie pragoise. C'est aussi à cet oncle dont Kafka se sent « beaucoup plus proche que de son père et de sa mère²² » qu'il a annoncé par lettre, avant même de le dire à ses propres parents, ses fiançailles avec Felice, comme le Georg du *Verdict* à son ami de Russie. Son autre oncle Siegfried Löwy, médecin de campagne en Moravie, un homme d'une grande culture, que Kafka surnomme affectueusement le « gazouilleur » mène une existence paisible à la campagne, dans une apparente froideur qui n'est aux yeux de Kafka que le revers de son « secret de célibataire ». Quant au dernier frère de sa mère, l'oncle Rudolf, perçu comme le raté, l'idiot de la famille, comptable dans une brasserie, cohabitant avec son père, il est l'objet de tous les sarcasmes familiaux ; mais c'est à lui que le père du jeune Franz le compare lorsque l'enfant fait quelque bêtise ou lorsqu'il désapprouve ses choix de vie une fois adulte, craignant que Franz « ne devienne un second oncle Rudolf, c'est-à-dire le fou de la nouvelle génération de la famille²³. » Et dans son journal du 22 janvier 1922, Kafka lui-même évoquera sa ressemblance « stupéfiante » avec cet oncle discret, doux et hypocondriaque, aimé de sa mère mais écrasé par son père :

Nous sommes tous deux d'humeur tranquille (moi, moins que lui), tous deux dépendants de nos parents (moi, plus que lui), brouillés avec le père, aimés de la mère (...), tous deux timides, exagérément modestes (lui plus que moi), tous deux considérés comme des êtres bons et nobles (...), tous deux vivant une vie des plus monotones (...), sans évolution jusqu'à la fin, tous deux proche de la folie, loin des Juifs, avec un immense courage, un immense ressort. (...). Il était ma caricature dans les détails, mais je suis sa caricature pour l'essentiel.²⁴

Kafka s'identifie ainsi avec cet oncle qui incarne la figure du bouffon, du fou, comme le grand-oncle Nathan de Julie Löwy, dont l'arrière grand-mère s'est suicidée en se jetant dans l'Elbe à la suite du décès de sa fille, Sarah Porias, morte du typhus. S'il s'agit là d'une transmission transgénérationnelle, transmission inconsciente à travers des générations qui ne se côtoient plus, cette dernière est au moins aussi prégnante sur la psyché du jeune enfant que la transmission parentale. Du côté maternel donc, c'est essentiellement le manque qui est transmis, ainsi qu'une certaine faiblesse existentielle. Du côté paternel, c'est l'impression de force brutale qui prédomine au contraire ; la *Lettre au père* exprime pleinement les violences physiques et verbales, les injures et les colères d'Hermann, sa voracité, son autoritarisme, sa propension à rabaisser ses proches et tout particulièrement son fils

Complètes III (cf. note 7), p. 188).

21 KAFKA : *Lettre à Felice*, 1912, *Oeuvres Complètes IV*, trad. Robert Vialatte, Claude David, Paris, Gallimard (Pléiade), 1989.

22 KAFKA : *Lettres à Felice*, 5 août 1913 (Cf. note 21), p. 450-451.

23 KAFKA : *Journal*, 23 décembre 1911 (cf. note 7), p. 189.

24 *Ibid.*, 22 janvier 1922, p. 524-525.

unique, écrasé par sa faconde et par sa présence physique, accusé de ne pas satisfaire au désir d'ascension sociale du père, de se réfugier lâchement auprès d'une mère bonne, mais faible, aux démonstrations de tendresse constamment interdites par le père. Un père dont le capital culturel ne peut se transmettre à un fils qui, comme nombre des contemporains de sa génération fils de bourgeois, Franz Werfel, Max Brod, Sigmund Freud, Thomas Mann, Stefan Zweig ou Ludwig Wittgenstein, refuse d'assumer son héritage où le capital économique et social de commerçant aisé et urbanisé prime sur le capital culturel, refusant de reprendre le magasin paternel pour se tourner vers les arts :

Fils d'un transfuge par la voie économique, Franz Kafka est lui-même une autre sorte de transfuge par la voie scolaire : obtenant un doctorat en droit, il rompt avec la culture scolaire restreinte et la carrière économique du père et se prend de passion pour l'écriture, devenant cet intellectuel de première génération qui porte en lui toute la culpabilité de n'avoir fait en quelque sorte que tirer les profits du travail accompli par la génération antérieure.²⁵

Des lacunes de la transmission du patrimoine spirituel

« Les transmissions intergénérationnelles sont des transmissions pensées et parlées entre grands-parents, parents et enfants : habitudes familiales, tours de mains, manière d'être²⁶ » ; or peut-on dire qu'il y a vraiment dialogue dans une famille où les échanges se réduisent au soliloque paternel, où le langage se réduit au mode de l'injonction, du reproche, de l'insulte, mais ne vise nullement à partager un savoir, une histoire ou des valeurs susceptibles d'éveiller chez l'enfant un sentiment d'appartenance familiale ?

« Le processus de transmission de l'héritage a été brouillé, parasité par les méthodes d'éducation et la nature des relations intrafamiliales²⁷. » Pourtant, si Kafka fuit « tout ce qui, de près ou de loin, peut le faire penser²⁸ » à son père, et en premier lieu son magasin, s'il refuse d'assumer l'héritage des valeurs familiales de prospérité matérielle, de conformisme bourgeois, d'endosser le costume du fils de parvenu, bon père de famille et de commerçant prospère, il admire la puissance de la figure paternelle et n'en évacue pas pour autant « les catégories familialistes de perception²⁹ », évoquant sa culpabilité d'avoir grandi dans le confort et n'avoir pas éprouvé comme son père la misère et la précarité, le malheur et la solitude du célibataire sans descendance, le retrait par rapport à la vie dont il se définit comme le « contemplateur à mi-distance », l'oubli de la règle collective du mariage, de la famille et du groupe au profit d'une vie solipsiste, vouée tout entière à la littérature, le choix de la fragilité, du doute contre la force, la vitalité, l'énergie existentielle incarnées par son père.

25 LAHIRE, *F. Kafka* (cf. note 8), p. 152.

26A. SCHÜTZENBERGER : *Aïe, mes aïeux !*, La Méridienne, p. 115.

27 LAHIRE, *F. Kafka* (cf. note 8), p. 229.

28 KAFKA: *Lettre à son père* (cf. note 7).

29 LAHIRE, *F. Kafka* (cf. note 8), p. 200.

C'est cette distorsion entre les attentes d'un père qui a héroïquement remporté la bataille contre la pauvreté en assurant la sécurité matérielle de sa famille et un fils contemplatif, voué à la spéculation et à la création, qu'évoque métaphoriquement le récit *Le Nouvel avocat* de 1917 : Bucéphale fut le cheval d'Alexandre le Grand, poussé par son père Philippe II de Macédoine à la conquête du monde entier. Mais dans le récit kafkéen, Bucéphale est devenu avocat et son aspect extérieur rappelle bien peu son héroïsme passé : « Aujourd'hui (...), personne ne montre la direction³⁰ », affirme le narrateur du récit, concluant que « vraiment, tout compte fait, le mieux est peut-être comme Bucéphale de s'enfoncer dans les livres de droit. Libre (...), loin des rugissements de la bataille d'Alexandre, il lit et tourne les feuilles de nos vieux livres³¹ ». Kafka signifie par là que, pour sa génération, il n'existe plus de grand dessein héroïque, mais que le temps de la réflexion et de la méditation sur les textes de la tradition est venu, substituant à l'énergie de la conquête matérialiste que voulait lui léguer son père les valeurs de la spiritualité dont il s'est tant senti privé par l'assimilationnisme paternel.

« L'inscription dans une génération présente peut faire émerger une nouvelle conscience de génération (...). Il ne saurait y avoir de transmission à l'état brut sans transformation opérée par la génération nouvellement dépositaire du patrimoine transmis. »³² De fait, les tensions entre Franz et Hermann Kafka s'inscrivent dans le conflit des générations du tournant du siècle où les jeunes classes juives moyennes et supérieures qui ont pu accéder aux études ont développé des prétentions culturelles et intellectuelles et dénigrent le matérialisme de la génération de leurs parents, des *self-made-men* citadins et sécularisés devenus à force de travail des bourgeois « parvenus³³ », mais dont la pratique religieuse est souvent réduite au minimum.³⁴

De l'héritage spirituel de son père, Franz, qui éprouvait pourtant une profonde émotion à la synagogue Pinkas où son père l'emmenait assister à des offices religieux, ne se rappelle que l'apprentissage mécanique de textes incompréhensibles transmis, notamment lors de sa Bar Mitzva, au nom d'un « fantôme de judaïsme³⁵ » par un père qui pratique la prière comme une simple formalité, n'allant au temple que quatre fois par an :

Als junger Mensch verstand ich nicht, wie Du mit dem Nichts von Judentum, über das Du verfügtest, mir Vorwürfe machen konntest, dass ich (...) nicht ein ähnliches Nichts auszuführen mich anstrenge (...). Du giengst an vier Tagen im Jahr in den Tempel, warst doch den Gleichgültigen zumindest näher, als

30 KAFKA : *Le nouvel avocat, Oeuvres complètes II*, trad. Claude David Marthe Robert et Alexandre Vialatte, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1980, p. 467.

31 *Ibid.*, p. 467.

32 H. COPITET (cf. note 1).

33 Saul FRIEDLÄNDER : *Kafka, poète de la honte*, Paris, Seuil, 2013, p. 46-47.

34 Cf. Vienne au crépuscule où Schnitzler décrit la manière dont la bourgeoisie juive assimilée épouse tous les habitus sociaux de la société environnante mais évoque à plaisir la judéité de tel ou tel.

35 KAFKA : *Lettre à son père*, (cf. note 7) p. 861.

jenen, die es ernst nahmen, erledigtest geduldig die Gebete als Formalität (...). (...). Auch darin lag noch genug Judentum, aber zum Weiter-überleifertwerden war es gegenüber dem Kind zu wenig (...).³⁶

« Vis-à-vis de l'enfant, c'était trop peu pour être transmis, ton judaïsme s'épuisait complètement tandis que tu le remettais entre mes mains³⁷ », note Kafka. Peut-on de fait transmettre un vide, une pratique vidée de son sens, une croyance réduite au néant ? Telle est le manque dont souffre le jeune Kafka, d'autant que ce simulacre de religion qui lui est transmis l'est par la force et la menace :

Es war auch unmöglich, einem vor lauter Ängstlichkeit überscharf beobachtenden Kind begreiflich zu machen, dass die paar Nichtigkeiten, die Du im Namen des Judentums mit einer ihrer Nichtigkeit entsprechenden Gleichgültigkeit ausführtest, einen höheren Sinn haben konnten. Für Dich hatten sie Sinn als kleine Andenken an frühere Zeiten und deshalb wolltest Du sie es mir vermitteln, konntest dies aber, da sie ja auch für Dich keinen Selbstwert mehr hatten, nur durch Überredung oder Drohung tun.³⁸

Cette pratique religieuse purement formelle et vidée de son sens, note Kafka, n'est pas un phénomène isolé mais concerne une grande part de la génération juive urbanisée et assimilée, héritière du mouvement des Lumières juives (*Haskalah*) qui remet en cause la capacité des autorités religieuses et des pères de famille à transmettre cette tradition vivante ; commerçant, juif assimilé, Hermann Kafka, émancipé des structures traditionnelles n'est donc plus porteur du message religieux, comme le déplore son fils en 1919 :

Tu avais effectivement rapporté un peu de judaïsme de cette sorte de ghetto rural dont tu étais issu ; c'était bien peu et ce peu a encore diminué sous l'influence de la ville et de l'armée, mais quoi qu'il en soit, tes impressions et tes souvenirs de jeunesse étaient tout juste suffisants pour te permettre une espèce de vie juive.³⁹

C'est là donc un refoulement de la tradition juive qui⁴⁰, de la Torah à la littérature talmudique et midrachique, ne cesse d'affirmer la nécessaire transmission de la loi qui s'impose au père dès le plus jeune âge de son enfant. Maïmonide rappelle que tout père est tenu de d'enseigner la Loi à son petit enfant, et cela dès qu'il commence à parler. La parole du père est donc constitutive de celle du fils. Cet enseignement est la

36 KAFKA: *Brief an den Vater*, in : *Zur Frage der Gesetze und andere Schriften aus dem Nachlass, Gesammelte Werke*, Bd. 7. Aufgrund der kritischen Ausgabe, Hrsg. Von Hans-Gerd Koch, Frankfurt am Main, Fischer, 1994, S. 42ff. / *Lettre...*, *Oeuvres Complètes IV* (cf. note 21), p. 862-863.

37 KAFKA: *Lettre à son père* (cf. note 7)

38 KAFKA: *Brief an den Vater*, S. 42ff / p. 863..

39 KAFKA : *Lettre à son père* (cf. note 7)

40 Cf Philippe SIMAY: *Kafka et l'écriture de la transmission*, In : *Archives de philosophie*, janvier-mars 1999, tome 62, p. 2.

marque d'une transmission qui doit nécessairement dépasser le cadre familial afin de s'inscrire dans une filiation plus générale. L'obligation d'enseigner la Loi à son fils concerne aussi le fils de ce fils. L'Écriture déclare, en effet : "Tu les feras connaître à tes fils et aux fils de tes fils." (Deutéronome IV, 9). L'expérience (*Erfahrung*) enracinée dans la tradition et concernant vie collective comme vie privée selon Benjamin⁴¹, la tradition doit être transmise oralement soit du père au fils, soit du maître au disciple ; la Loi n'a de sens que si elle est transmise de génération en génération et observée dans la fidélité et l'écoute du commandement, grâce à la médiation de la parole humaine. Si elle n'est plus transmise, la tradition s'épuise et meurt.

Or, l'accès à la vérité de la Loi paraît donc désormais inaccessible, comme en témoigne le gardien de la Loi dans le *Procès*. Si Hermann Kafka a transmis un héritage à son fils, c'est donc cet oubli de la tradition et d'une Loi dont Kafka ne vit l'effet qu'en creux, dans le non-sens d'un monde privé de transcendance et de mémoire, mais où subsiste chez le sujet le sentiment permanent de la faute.

« L'identification projective décrit l'ensemble des processus permettant d'explorer l'objet, de déposer quelque chose dans l'objet ou de prendre quelque chose de l'objet. Elle est ainsi réalisatrice de transmission, et elle est créatrice d'identité, mais à une condition : que le sujet puisse faire un retour à soi. Si ce retour n'est pas possible, soit que le sujet reste captif de l'objet, soit que l'objet n'ait pas d'espace mental permettant le jeu, s'ouvrent alors les voies de l'aliénation⁴² ». Le processus de transmission lacunaire opéré chez les Kafka permet-il donc que s'opère une désidérialisation, une forme de déconstruction de l'*imago* paternel grâce à une prise de distance et un processus de différenciation permettant la constitution d'une identité propre ? Marthe Robert donne une réponse possible à cette question en définissant Kafka comme « malade de la loi sans loi⁴³ » ; malade de ne pas s'être vu transmettre par son père les rites du judaïsme, « la distinction entre le juste et l'injuste, le pur et l'impur, le permis et l'interdit⁴⁴ », spolié d'un héritage juif dont il ne tire que des effets négatifs, il se crée un « judaïsme né du judaïsme (du père)⁴⁵ », pratiqué dans la transgression de l'indifférence religieuse paternelle, un code à son usage propre, se créant un nouveau système d'interdits rigoureux en refusant les habitudes alimentaires du milieu juif assimilé pour s'astreindre à partir de 1912 au végétarisme le plus strict⁴⁶. Et ce au moment même où sa rencontre avec l'acteur yiddish Löwy originaire de Lemberg, en Galicie polonaise, éveille en lui la nostalgie d'un judaïsme enfoui et qu'il

41 Walter BENJAMIN : *Sur quelques thèmes baudelairiens*, Charles Baudelaire, Paris, Payot, p. 151.

42A. CICCONE: *Le Générationnel*, Paris, Dunod, p. 157.

43 Marthe Robert : *Seul comme Franz Kafka*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, p. 129.

44 *Ibid.*, p. 128.

45 KAFKA: *Lettre à son père* (cf. note 7), p. 864

46 Il s'abstient de viande, de poisson, d'oeufs et de boissons alcoolisées, mais aussi de thé, de café, de chocolat et de tout aliment qu'il juge trop nourrissant. Voir aussi son traitement du thème du jeûne dans *Un champion de jeûne* et dans les *Recherches d'un chien* que l'on peut lire comme une « enquête autobiographique » sur la contradiction kafkésienne entre sa nostalgie de la communauté juive et sa position excentrique envers cette communauté dont il se sent exclu sans pour autant renier son peuple .

aspire à raviver. Et, même si Kafka reconnaîtra dans la conférence sur la langue yiddish du 18 février 1912 que l'authenticité du judaïsme de l'Est n'est pas transposable en Europe centrale et occidentale, c'est son ami Löwy qui lui apprend ce que c'est que de se voir transmettre un héritage spirituel et une mémoire familiale : lui qui, à 14 ans, pour se libérer des éternels reproches paternels, a fugué du domicile familial en Pologne pour rejoindre un collègue talmudique et faire acte d'émancipation par rapport à une tutelle paternelle écrasante, lui lit une lettre de son père et lui fait partager le deuil de son grand-père, homme généreux, polyglotte et très pieux dont Kafka évoque dans son *Journal* la mort digne, entouré des siens. La transmission de la tradition juive se fait donc chez Kafka par le biais d'un lien moins inter- que trans- et intragénérationnel, support d'une mémoire collective, au sens que Mannheim donne à l'ensemble générationnel entendu comme « unité de groupe » ou forme d'association « fondée sur des liens vitaux » communautaires, liens soit « naturellement développés, soit volontairement créés⁴⁷ » et renforcés par une proximité physique et par un poids avéré dans l'espace social. Dans une lettre à son ami Max Brod de juin 1921, Kafka lie explicitement le manque d'engagement juif des parents au « complexe paternel » des écrivains juifs de la génération suivante en évoquant l'alternative devant laquelle ils sont placés⁴⁸ : rester juifs ou quitter le judaïsme : « Ils le voulaient mais leurs pattes de derrière collaient encore au judaïsme du père et leurs pattes de devant ne trouvaient pas de nouveau terrain. Le désespoir qui s'ensuivit constitua leur inspiration. »⁴⁹

De fait, tous les proches de Kafka sont juifs : les amis de son cercle pragois, Oskar Pollak, Hugo Bergmann, Max Brod, Felix Weltsch, Willy Haas, Ernst Weiss, Oskar Baum, Franz Werfel ; de même, la plupart des femmes aimées, Hedwig Weiler, Felice Bauer, Grete Bloch, Julie Wohryzek, Minze Eisner, Milena Jesenska et Dora Diamant ; Kafka est immergé dans un milieu juif et partage avec Scholem, Martin Buber, Franz Werfel, Max Brod ou Willy Haas, sont en rupture avec l'assimilationnisme de leur père. Toutefois l'écrivain ne choisit pas comme son ami Felix Weltsch la voie d'un engagement fervent dans le mouvement sioniste, ni celle du retour à la foi comme Hugo Bergmann ou Max Brod, mais il trouve dans l'écriture l'espace d'une méditation constante sur l'effacement progressif de la tradition, mais aussi sur la nécessité de maintenir l'exigence de la transmission. Pourtant il rejette farouche la transmission bubérienne de la pensée hassidique, notant qu'il lui fait un effet sinistre et que ses adaptations des récits hassidiques lui sont insupportables⁵⁰ et tout en assistant à ses conférences où il promeut la renaissance d'une identité spirituelle juive, gardant toujours une grande distance critique envers Buber et avec le sionisme.⁵¹

47Karl MANNHEIM: *Le problème des générations*, Traduit de l'allemand par Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou, Paris, Armand Colin (Coll. « Hors Collection »), 2011. p. 64-65.

48 Saul FRIEDLÄNDER (cf. note 33), p. 64 sq.

49 KAFKA : lettre à Max Brod, juin 1921 (cf. note 8), p. 1087.

50 *Ibid.*, p. 244.

51 Depuis 1911, il lit pourtant régulièrement le périodique sioniste la *Selbtwehr*, auquel il s'abonne en 1917, date où il apprend l'hébreu. En 1913, il assiste à une partie des débats du XI^{ème} congrès

Une écriture de la transmissibilité

Certes, note Simay, « le discours kafkaïen est celui de l'impuissance⁵² » ; le récit kafkaïen s' « épuise à narrer son impossibilité de transmettre⁵³ » une tradition tombée malade ; mais s'il renonce à la vérité, il ne renonce pas à la transmissibilité de cette perte : « il faudrait toujours déjà parler et transmettre, ne serait-ce que le fait que ce que cherche à transmettre la tradition ne peut plus être transmis. Transmettre un lien, un manque, mais transmettre quand même dans l'espoir d'une restitution salvatrice, d'un fondement quelconque⁵⁴ ». C'est pourquoi Kafka s'est « tourné vers un judaïsme intransmis, il y a fait retour s'y est « reconverti ». On pourrait dire ici que ce judaïsme, il ne l'a « réalisé, en un certain sens, qu'en s'en dissociant, en le contestant, dans ce scandale qu'est l'écriture. Écriture rivale qui doit affirmer son autonomie et devenir sa propre origine. Sortir de la tradition est, finalement, et paradoxalement, une expérience de la tradition⁵⁵ », une manière d'instaurer un autre geste de transmission aux générations présentes et futures de la nécessaire quête de sens et d'identité dans une modernité qui semble les rendre si inaccessibles, mais où leur recherche désespérée reste pourtant la seule voie possible. Pour Walter Benjamin⁵⁶ aussi, le génie de Kafka est d'avoir substitué à la question de la vérité de la tradition (la *Halaka*) une méditation sur sa transmissibilité, sa partie haggadique, l'univers des légendes et des paraboles et leur forêt de symboles.

Ainsi dans le récit de 1917 intitulé *Le souci du père de famille* où apparaît la figure d'Odradek qui fait écho à cette entrée du *Journal* de 1911 où Kafka évoque sa « sensation d'avoir au milieu du corps une pelote qui s'enroule très vite, tirant à elle un nombre infini de fils⁵⁷ ». Odradek, a pour les uns une origine slave, pour les autres une origine allemande, métaphore désignant l'identité hybride et contradictoire de Kafka. Cet être insaisissable se présente comme un objet non clairement identifiable qui ressemble à « une bobine de fil plate et en forme d'étoile » entourée de « vieux bouts de fil cassé » « noués bout à bout et embrouillés⁵⁸ » - allusion à ses origines métissées – mais en forme d'étoile – allusion à l'étoile de David ? Du centre de l'étoile sort un petit pivot transversal qui donne son équilibre à l'ensemble : « on serait tenté de croire que ce système a eu autrefois une forme utile et que c'est maintenant

sioniste et verra en 1921 le film *Shivat Zion* (Retour à Sion) sur la vie en Palestine où il évoquera encore en 1923 la possibilité d'un voyage pour rendre visite à son ami Hugo Bergmann qui y est installé ; mais « sa loyauté va aux individus et non à des causes. Aucun engagement social ni politique ne le lie, bien qu'il n'ait jamais renié son identité juive et qu'il ait cherché à l'enrichir autant que possible » (Friedländer (cf. note 33, p. 95-96).

52 SIMAY (cf. note 40), p. 6

53 *Ibid.*, p. 7

54 *Ibid.*, p. 9.

55 *Ibid.*, p. 9.

56 Walter BENJAMIN / Gerschom SCHOLEM: *Théologie et utopie, Correspondance 1933-1940*, trad. D. Renault et P. Rusch, Paris, Eclat, 2010.

57 KAFKA: *Journal*, 3 novembre 1911 (cf. note 7), p. 142.

58 KAFKA: *Le Souci du père de famille, Œuvres Complètes II*, traduction Claude David, Marthe Robert, Robert Vialatte, Paris, Gallimard (Pléiade), 1980 p. 523.

une chose cassée. Mais ce serait sans doute une erreur⁵⁹ » dit la parabole. « Odradek est la forme que prennent les choses tombées dans l'oubli. Elles sont déformées⁶⁰ », affirme Benjamin. Ce récit parabolique apparemment crypté trouve une élucidation possible si l'on se réfère à son titre : *Le Souci du père de famille*, renvoi possible à l'inquiétude d'Hermann Kafka face au trouble identitaire d'un fils relié par de multiples fils à un double héritage mais choisissant de creuser la voie de la tradition juive, système que l'on croit à tort « cassé », alors qu'il confère une plénitude apparente à qui l'incarne : « L'ensemble paraît vide de sens, mais complet en son genre⁶¹ » ; pourtant, il importe de ne pas se laisser enfermer dans une tradition qui, non questionnée, revivifiée, n'apporte aucune dynamique existentielle. Il en va de même de la martre craintive et insaisissable tapie dans une synagogue des Tatras, en Slovaquie où, survivant aux générations successives de fidèles, elle « regarde la communauté de ses yeux étincelants », restant obstinément à l'écart des hommes qu'elle craint et des femmes dont elle se tient à distance, vivant en marge d'une communauté dont elle refuse pourtant de se laisser expulser, tel Kafka, souffrant d'un sentiment d'appartenance et d'étrangeté par rapport aux juifs religieux. Mais le récit évoque avant tout le déclin de la spiritualité juive au profit des valeurs matérialistes, soulignant la diminution de la communauté des fidèles de la synagogue, qui risque d'« être transformée en grange⁶² » d'ici peu.

Mais si la tradition tend à se perdre, tout l'oeuvre kafkéen témoigne de la nécessité de continuer à transmettre des messages, même si ces derniers demeurent opaques ou partiels ou ne parviennent pas à destination comme dans *La Muraille de Chine*.

La question de la transmission de l'héritage intergénérationnel est donc des plus complexes chez Kafka : s'il rejette l'héritage d'un judaïsme de façade, ce manque éprouvé dans la transmission l'engage dans la recherche de son propre judaïsme. S'il se distancie de la génération paternelle, il n'en reste pas moins pétri de culpabilité envers son manquement aux valeurs paternelles de famille, de paternité, de virilité, de réussite sociale ; mais l'héritage involontaire du père est précisément cet écart qui permet au fils de se constituer un espace propre, celui de la création qui est elle-même transmission intra- et intergénérationnelle, qui est message adressé aux générations futures par cet éternel fils sans descendance, ce témoin d'une tradition perdue, d'une Loi devenue indéchiffrable mais dont il oppose à l'oubli la nécessaire remémoration, semant, pour reprendre la belle image Walter Benjamin, « des graines aussi vigoureuses que ces graines naturelles qui, exhumées d'une tombe après des millénaires, produisent encore des fruits. »⁶³

59 KAFKA : *Le Souci du père de famille*, *Œuvres Complètes II* (cf. note 58), p. 523.

60 W. BENJAMIN : *Franz Kafka, Œuvres II*, trad. Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Paris, Gallimard (Folio), 2000, p. 444.

61 *Ibid.*, p. 523.

62 KAFKA : *Dans notre synagogue*, *Œuvres Complètes II* (cf. note 58), p. 662-663.

63 W. BENJAMIN : *La Muraille de Chine*, *Œuvres Complètes II* (cf. note 58), p. 294.

RESUMES

Florence BANCAUD

Des troubles de la transmission intergénérationnelle chez Kafka

Chez Kafka, la transmission intergénérationnelle se fait essentiellement sur le mode de la perte, soit sous la forme d'une transmission d'une histoire familiale marquée du sceau de la mort, transmission par le père d'un "fantôme de judaïsme" et non d'une tradition juive vivante. On aborde ici le traitement de ce lien intergénérationnel et la possibilité de la transmission dans les œuvres de fiction, puis est posée la question de savoir si Kafka, malgré son refus d'être père et sa critique des méfaits de l'éducation parentale, renonce pour autant à la transmission.

Über die gestörte generationenübergreifende Übertragung bei Kafka

Bei Kafka wird die generationenübergreifende Übertragung hauptsächlich als Verlust wahrgenommen, d. h. in der Form der Übertragung einer durch den Tod geprägten familiären Geschichte, der väterlichen Übertragung keiner lebendigen jüdischen Tradition, sondern eines gespensterhaften Judentums. In diesem Aufsatz wird die Behandlung dieses generationenübergreifenden Bandes und die Möglichkeit dessen Übertragung in Kafkas fiktionalem Werk untersucht ; dann wird die Frage gestellt, ob Kafka, trotz seiner Weigerung, Vater zu werden und seiner Kritik der Nachteile der väterlichen Erziehung auf Übertragung überhaupt verzichtet oder nicht.